

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 50

Artikel: Le tonneau de mousseux
Autor: Frédy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

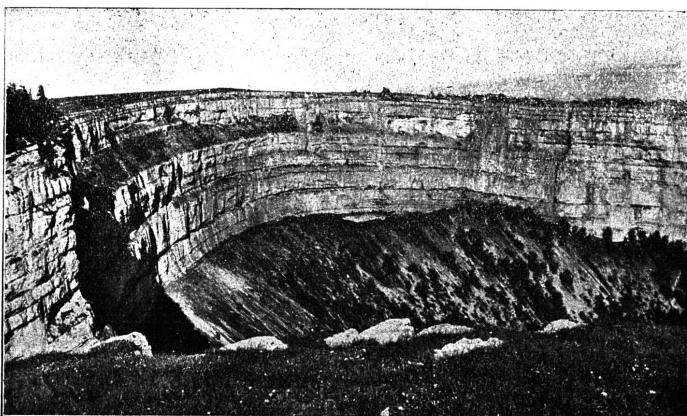
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Paysages jurassiens.

LE CREUX DU VAN

DANS ce petit pays neuchâtelois qui descend brusquement vers le lac, le Jura est tout voisin. Il porte sur ses flancs des villages et de petites villes aux rues étroites et aux maisons anciennes. La forêt couvre ses croupes arrondies pareilles à une immense toison verte et, dans toute cette verdure, quelques rochers bleuâtres se détachent comme pour marquer les sommets.

Il fait chaud sur la grève, il fait chaud dans les vignes. Pénétrons sous les ombrages. Les gorges de l'Areuse s'offrent à nous comme une profonde retraite où l'on trouvera la solitude et la fraîcheur. Et l'on s'en va sur les petits sentiers, pittoresquement taillés dans le roc, tandis que la rivière s'insinue entre des falaises tombant à pic. De temps à autre, un rayon de soleil pénètre au cœur même de la forêt et vient mettre des taches claires sur les feuilles ou faire miroiter les petites vagues d'une pièce d'eau grande, tout au plus, comme un mouchoir de poche.

Mais, à mesure qu'on avance, le paysage change. Voici Champ du Moulin et sa vaste clairière puis, après une montée qui n'en finit plus dans les hêtres superbes, on atteint la Ferme Robert, vaste auberge montagnarde, au grand toit, aux trois cheminées à bascule, — la Ferme Robert qui garde encore, clouée au linteau de sa porte d'entrée, la patte du dernier ours tué dans la contrée.

Tout autour, il y a un pâturage avec, devant la maison, quelques arbres fruitiers, et la forêt reprend brusquement son ascension. Elle s'étend très loin, jusqu'au pied des rochers du Creux du Van, lesquels forment un cirque merveilleux, unique en son genre dans notre pays et qui ressemble au fameux Cirque de Gavarnie, dans les Pyrénées.

C'est dimanche. Les tables rustiques de l'auberge sont prises d'assaut. Tout ce monde rit, s'amuse, joue à des jeux innocents ou pique-nique à l'ombre des grands arbres. Les femmes sont en toilettes claires, les hommes en bras de chemise. Et il y a une fanfare en balade qui, de temps à autre, joue un air pour réveiller les dormeurs étendus sur l'herbe. Mais ces derniers n'ont pas l'air d'entendre la fameuse « Marche des Armourins », pas plus que les amoureux qui

s'en vont chercher l'ombre propice des arbres protecteurs.

Cependant, les sommelières sont affaîrées, tandis qu'à la cuisine on prépare le café au lait et l'on casse les œufs dans la poêle à frire.

On s'éloigne à regret de cette oasis de verdure pour prendre le sentier qui gravit la pente. Les sapins vous tiennent fidèle compagnie pour cesser brusquement au sommet de la crête. Et l'on a tout à coup, devant soi, l'immense pâturage.

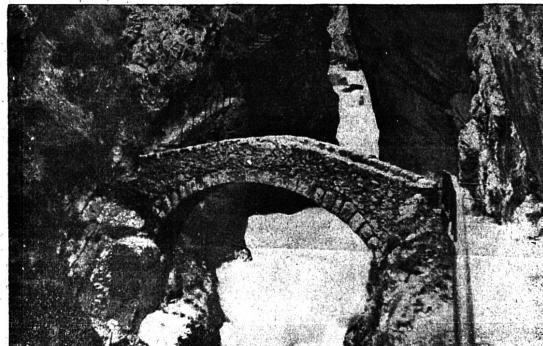
Au levant, c'est le lac de Neuchâtel, tout pareil à un large fleuve dont les eaux calmes, en ce beau jour d'été, brillent comme une plaque d'argent. Et, tout autour, c'est une belle campagne qui vous laisse une impression de calme, de grandeure et de sérénité. Sur la rive fribourgeoise, non loin du Vully, il y a de petites collines qui s'allongent vers l'est et se terminent en Préalpes, et les Préalpes se haussent en montagnes plus élevées : ce sont les Alpes qui disparaissent peu à peu dans la brume. Puis, le regard revient au point de départ. Il s'arrête un instant sur la longue paroi verticale, posée en demi-cercle au-dessus des éboulis, et s'en va très loin, vers ce paysage, à la fois sévère et grandiose, qu'offrent les montagnes neuchâteloises.

Assis sur l'herbe, on a le temps de contempler ces longues crêtes boisées qui s'étendent à l'infini et semblent vouloir se perdre, là-bas tout là-bas, sous le ciel de France.

Et l'on songe à ces rois burgondes qui, après les Romains, défrichèrent le pays. On songe aux temps de la féodalité, à ces princes de Neuchâtel et aux seigneurs de Valangin qui, de bonne heure, accordèrent des chartes de liberté à leurs sujets, les habitant ainsi à vivre leur vie propre, à s'organiser en communautés, dont quelques-unes devinrent plus tard de grandes cités horlogères qui eurent, avant la crise, leur heure de gloire. On songe que cette principauté de Neuchâtel fut, à travers les vicissitudes des guerres, conserver son autonomie, garder ses priviléges et répudier son suzerain, le roi de Prusse, quand elle voulut devenir canton suisse.

Un peu avant le crépuscule, on redescend vers Gorgier. On retrouve alors les prés gris où le regain pousse dru, tandis que les paysans récoltent les dernières avoines.

Jean des Sapins.



Le pont de Brot

LE TONNEAU DE MOUSSEUX

TUN de mes amis me confia l'autre jour la petite histoire suivante : Cela se passait il y a cinquante ans, tout juste. J'occupais les modestes fonctions de jeune commis dans une importante maison de camionnages et transports divers de Lausanne, avec bureau de dédouanement et de commandes à Ouchy, dans l'immeuble de l'hôtel d'Angleterre. C'était au début de l'été et il faisait une de ces chaleurs que même les lézards trouvent exagérée.

Un de mes patrons, amateur et connaisseur de bonnes choses, avait fait placer un tonneau de « mousseux » dans un petit réduit bien frais, situé derrière mon bureau. Ai-je besoin d'expliquer ce que c'est qu'un tonneau de mousseux ? Peut-être. Tout au moins pour ceux qui ne savent pas. C'est du vin blanc nouveau — toujours du meilleur, bien entendu — que l'on a mis fermenter dans un tonneau spécial, d'une contenance de 30 à 40 litres, mais à douves très épaisses et solidement cerclées, pour qu'elles puissent résister à la très forte pression qui, peu à peu, se produit dans ce vin, additionné de sucre et, sauf erreur, d'une poignée de riz. Une bonde métallique vissée et un robinet spécial à clef complètent l'ensemble.

Dans l'intention du patron, ce tonneau était destiné à offrir, à l'occasion, un délicieux rafraîchissement aux amis et connaissances, de passage à Ouchy. Il va de soi que le légitime propriétaire de ce nectar emprisonné ne m'en avait pas confié la clef.

Or, ce jour-là, la tentation, en la personne imposante de l'entreprise, entra dans mon bureau.

— Dis donc, commis ! Il fait une rude chaleur. Si on dégustait un peu le mousseux du patron ? Qu'en penses-tu ?

Un peu interloqué, je répondis que je ne possédais pas la clef du robinet et que sa proposition, quoique bien tentante, me paraissait plutôt audacieuse.

— Qui ne risque rien, n'a rien, me fit l'homme. On tirera bien quelques verres que ça ne veut pas s'y connaître. C'est rien que de la mousse, mais ça passe bien la soif. Avec le tournevis de mon couteau militaire je me charge de faire fonctionner ce robinet, juste ce qu'il faut pour que ça « gicle » un peu.

L'envie de goûter pour la première fois à ce fameux mousseux dont le patron faisait grand mystère, fit taire mes derniers scrupules. Au surplus, je me disais : Le contremaître est un type débrouillard. S'il sait ouvrir le robinet sans avoir la clef, il doit savoir le refermer aussi.

Munis de la clef du petit réduit et d'un verre, nous voilà en face de l'objet de notre convoitise coupable, tels des cambrioleurs devant un coffre-fort. Comme il l'avait dit, le contremaître, au moyen de son tournevis, réussit en effet d'ouvrir tant soit peu le robinet, d'où le liquide fuitait aussitôt, sous la pression irrésistible de je ne sais combien d'atmosphères. Mon rôle consistait à appuyer mon pouce sur l'orifice du robinet, pendant que mon compagnon remplissait le verre. Nous nous en sommes offert trois ou quatre, cinq, peut-être. C'était de la mousse, rien que de la mousse, mais je trouvais que malgré son manque de liquide réel et sa durée éphémère, elle était délicieusement rafraîchissante et agréable. Ça montait en haut le nez et picotait, je ne vous dis pas que ça !

A ce moment précis, trois heures sonneraient à la vieille tour d'Ouchy. Inquiet, je dis à mon complice et initiateur du « crime » :

— Dites, contremaître ! C'est l'heure où le patron a l'habitude de rappeler. Dépêchez-vous de fermer ce robinet, sinon on est fichu ! Du reste, c'est pas tant commode de tenir le pouce sur ce trou. Ça « gicle » un peu fort, maintenant, et je suis déjà tout « trempé ».

En effet, la forte pression, ne tenant aucun compte de mon pouce, projetait la douceuse pluie de mousse dans toutes les directions, surtout dans la mienne, tel un soleil de feu d'artifice. Le contremaître, craignant également d'être surpris par le patron, pendant cette opération

« hors service », cherchait à refermer le robinet avec son tournevis. Mais... bernique ! Ça ne jouait plus, cette fois. Impossible de tourner cette sacrée mécanique. Et pendant ce temps, malgré mon pouce aplati contre l'orifice impétueux, le mousseux continuait à m'asperger à tel point que, les yeux noyés, j'avais l'air de sortir d'un déluge. Je ruisselais littéralement. A bout de patience, je dis à mon compagnon l'infortune :

— Il faut courir à la recherche d'une clef à mousseux et ça au galop ! Je commence à avoir la crampe, à force de martyriser mon pouce sur ce robinet de malheur. Je n'y tiens plus !

— Change de pouce, pendant que je vais tâcher de trouver une clef. Tu te rechargeras après !

Et le voilà parti au pas de course, à travers le village d'Ouchy. Cinq minutes ! Dix ! Bientôt un quart d'heure ! Ça « giclait » toujours, même plus fort, me semblait-il. Sur le plancher du réduit, un petit étang dessinait ses contours et les murs, le plafond en avaient reçu leur large part. Vingt minutes... et ce contremaître qui n'arrivait toujours pas !

Enfin, après une absence qui m'avait paru une éternité, l'homme arriva, tout en nage d'avoir tenu toute la localité pour trouver l'objet indispensable qui devait mettre fin à nos tourments. Ce n'est qu'après plusieurs déniches inutiles qu'à la fin le tenancier du café du Port, par une inspiration que je qualifie aujourd'hui encore de géniale, songea que, peut-être, la clef de la pendule 'u café pourrait remplacer une clef à mousseux.

Oh ! miracle ! Elle allait, comme faite sur mesure et ce fut la fin de mon calvaire. Il était temps !

Tant bien que mal, l'instigateur de cette aventure tragique répara les traces visibles de ce baptême d'un nouveau genre, pendant que j'allais me recharger. Par une chance extraordinaire — en confirmation du proverbe que l'on sait — mon patron, contrairement à ses habitudes, avait eu la bonne idée de ne pas faire, ce jour-là, sa tournée quotidienne d'inspecteur, de sorte que nous avions passé « entre les gouttes », ce qui est façon de parler, dans le cas particulier.

Si j'ai osé conter cette petite histoire, c'est parce que je ne crains plus, aujourd'hui, d'avoir à répondre de ce méfait de jeunesse. Je puis invoquer des circonstances très atténuantes : il faisait trente-trois degrés à l'ombre, ce jour-là, et la tentation était trop forte. Au surplus, il y a prescription et les autres intéressés ne sont plus de ce monde. *Mea maxima culpa !*

Fréd.

La réponse de la cuisinière. — Une jeune cuisinière se présente chez Mme Leriche. Celle-ci lui demande :

— Pourquoi vez-vous quitté votre dernière place ?
— Vous êtes pas mal curieuse, madame ; je ne vous ai pas demandé pourquoi votre dernière cuisinière vous a laissée !



CAMBILLON

(Suite et fin).

— Oui ! oui ! Pinzon. J'y vais. Ton tour est venu.

Casimir courut à l'étable pour fourrager sa bête.

— Malheur ! s'écria-t-il ; c'est qu'il n'y a plus de foin ! Que faire ? Si je vais au pré faire une fauchée, qui surveillera la marmite ? L'eau profitera de mon absence pour se mettre à bouillir, à monter, gorgosser, faire danser le riz, le faire sauter dans le feu... et mon plat sera perdu... Il n'y a pas ! Il faut s'en tirer comme on peut... Une idée me vient : si je détachais un moment ma vache et si je la faisais brouter l'herbe de

mon toit ?... Ça y est ! Viens, Pinzon, viens ! avec deux bonnes planches, je vais te mener sur un petit pâturage où jamais encore ta jolie tête de valaisanne n'a mis son museau.

Aussitôt mon Cambillon détacha sa bête et la tira sans trop d'effort sur le toit très bas et voisin d'un vieux mur qui longeait l'écurie et facilitait l'ascension.

— Ici tu peux te régaler, ma Pinzon.

Et il recourut à sa cuisine.

A peine eut-il versé dans sa marmite une nouvelle portion d'eau pour remplacer celle qui avait déjà bouilli et jailli au dehors, qu'il se dit :

— Mais, attention, Casimir ! Nom de sort ! Et si Pinzon allait tomber du toit, ce serait une autre affaire ! Il faut l'attacher.

Il y courut.

En un clin d'œil, il fut sur le toit ; il noua une boucle solide autour du cou de la bête et fit descendre le reste de la corde par la cheminée.

Satisfait de cette intelligente mesure, il revint lestement et derechef à sa marmite. Il y mit du fromage et du beurre, plus une pincée de sel. Après quoi, tranquillisé sur le sort de sa vache, il s'attacha, par sage précaution, l'extrémité de la corde au-dessus du genou gauche, afin d'être prêt, cas échéant, à toute secousse. Sur quoi, rallumant une nouvelle boufarde, il se mit à remuer sa bouillie avec une sage lenteur.

— Ciel ! se dit-il, quelle riche odeur et que de souvenirs ! Pauvre Zélie ! tu vas voir que ton mari n'est pas si bête qu'on le dit et que, ma parole, il sait encore s'en tirer.

A peine avait-il dit ces mots, qu'il se sentit « tiré » lui-même en l'air par une formidable secousse. La corde, fortement serrée à son haut de jambe, le fit pirouetter d'un coup subit, et, la tête en bas, le suspendit comme un lièvre ou un jambon dans la vaste cheminée.

Qu'était-il arrivé ? Que signifiait cette foudroyante ascension opérée par ce câble aérien ? Hélas ! Vous l'avez deviné : la gentille Pinzon, en broutant près du bord, avait glissé, puis dégringolé du toit, sans crier « à l'aide ! » Mais, comme la corde n'était pas assez longue, la pauvre bête se vit suspendue par le cou, brûlant à faire pitié, tandis qu'à la cuisine, son poids avait enlevé du sol natal le pauvre Pipe-en-bec. Celui-ci, gigotant dans l'espace noir, voyait, — ô sort naissant ! — sa pipe tourner au fond de la marmite, dans la bouillie au riz.

Quelle position ! Quelle tenue pour un ancien commis d'exercice qui rêvait d'en remontrer à sa moitié ! Que de pensées assaillirent à cette heure son cerveau !

« O noble travail au grand air, sur la terre solide et féconde ! O beaux champs de raves ou de blés mûrs ! O coteaux ensoleillés, caressés par les vents ou arrosés par les pluies ! Que vous êtes plus doux à voir, meilleurs à contempler que ce foyer d'où monte une âcre fumée et que cette marmite où bouillit, hélas, avec une pipe adorée, le plat si bon que j'avais rêvé... Zélie, Zélie, à mon secours ! »

Dans cet instant, le vieux pic moqueur vint à passer derechef sur la cheminée, et l'on entendit ce refrain malicieux résonner comme le rire d'un démon :

*Mon pauvre Pipe-en-bec,
Gare, oh gare à ton bec !*

A cette heure même, Zélie, arrivant tranquillement des champs pour le repas du milieu du jour, sortit du bois. S'approchant de sa demeure, elle entendit avec émoi les brâmes de sa bête et les appels sortant de son logis. Avec une consternation facile à comprendre, elle vit Pinzon suspendue à son toit, sortant la langue et jetant des regards angoissés.

Tirant son couteau de sa poche, elle vola au secours de sa vache. Comme un éclair, elle coupa la corde et remit la bête sur ses pieds. Au même moment, il se fit dans la maison un bruit étrange : celui d'une masse qui tombe et d'une ferraille qui roule.

La colère dans l'âme, elle courut à sa cuisine pour dire son fait à celui qui pouvait être l'auteur de tant de désordres et de clamours.

— Ah ! le gueux ! le brigand ! il aura son compte. Casimir ! Casimir ! Où es-tu ? Est-ce toi, le malheureux, qui laisse étrangler ainsi sa vache ? Saurais-je seulement garder un lapin dans une caisse ? Oh ! le monstre !

Trêve aux reproches !

Lorsque la bouillante Zélie eut la douleur de contempler son homme à terre, lorsqu'elle le vit tout gris de cendres, la tête embardoufflée de riz, elle eut un moment de pitié profonde et ne songea qu'à deux choses : à l'asseoir tout d'abord sur une chaise, puis à lui laver la tête, dans le sens littéral d'abord, et dans le sens figuré de cette expression. Elle eut d'autant plus de bon sens de calmer les éclats de sa colère, que le pauvre Cambillon avait à ce moment-là les deux oreilles absolument farcies de sa bouillie au riz. Hélas ! si ses oreilles en furent pleines, son plaisir n'en eut rien. Bernique ! Tout était perdu !

Prenant alors une bonne serviette mouillée, la brave Zélie, avec une magistrale vigueur, la promena sur la face de son homme et le débarbouilla en conscience.

Pendant qu'elle procédait ainsi soigneusement à cette besogne et que le linge passait et repassait sur la bouche du pauvre Pipe-en-bec, celui-ci, navré, cherchait à expliquer ce qui s'était passé. Son discours fut plus haché et confus que clair et glorieux.

— Ma pauvre Zé... Riz au fromage... Pinzon appelle... Vais pour gouver... toit... corde... revenu... pris... pendu... puis, patatra dans la marmite... Pipe en briques... Bouillie... fichue !...

En vérité, pour un rien, il allait se mettre à pleurer.

— Eh ben ! voilà ce que c'est, mon tout beau, de vouloir tenir le pochon par le manche ! Franchement, Casimir, à chacun son domaine, et quand on voit ce que tu as su faire d'une matinée ici : l'état de cette cuisine, le riz perdu, la vache étranglée, ton œil poché tu n'auras pas de peine à avouer...

— S'il te plaît, Zélie !...

Et le pauvre Cambillon, tout capot, les yeux rouges mettant sa main sur la bouche de celle qui allait le sermonner d'importance, ajouta avec une humiliation aussi suppliante que justifiée :

— C'est bon ! Zélie ! c'est bon !... pas tant de discours. J'ai eu du malheur. Tais-toi.

— Je veux bien me taire, Casimir ; mais l'es-sai de changer pour trois jours qu'en penses-tu ?

— Oh bien ! Zélie, l'expérience est faite. Il n'y a pas à barguigner. Toi, restes à ta cuisine ; et, quant à moi, je retourne à mon champ. Le proverbe est juste qui dit : « A chacun son métier. »

— Et, ajouta Zélie « les vaches seront bien gardées. »

— D'accord, dit Cambillon. Embrassons-nous !

A. Cérésole.

Logique enfantine. — Est-ce vrai, papa, ce que dit mon professeur professeur ?

— Que dit-il ?

— Il dit que nous sommes au monde pour aider les autres.

— Mais oui, le professeur a raison.

— Mais alors, les autres, pourquoi sont-ils au monde ?

A l'agence matrimoniale. — Cette jeune Suisse est excessivement riche, et cette Italienne est tout à fait jolie.

— Vous n'en auriez pas une de la Suisse italienne ?

Un secret...

Désirez-vous la force, la vigueur, Des bras robustes, de solides jarrets ? Alors, buvez la généreuse liqueur. L'apéritif sain « DIABLERETS ».